

Lacan Quotidien



N° 904 – Dimanche 20 décembre 2020 – 07 h 27 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Effet loupe

EN AVANT

De l'énigme judiciaire. Que peut-on encore attendre de la clinique ?
par Francesca Biagi-Chai

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Lettre du collectif Queer Éducation

LECTURES

Le virus qui rend fou et son effet loupe
par Anaëlle Lebovits-Quenehen



De l'énigme judiciaire Que peut-on encore attendre de la clinique ?

par Francesca Biagi-Chai

À propos du procès de Jonathann Daval.

Depuis les « trains Landru » qui conduisaient le tout Paris au procès de ce criminel célèbre faisant la une de tous les journaux, rien n'a vraiment changé, et pourtant le procès de Jonathan Daval, accusé de meurtre sur la personne de sa conjointe, Alexia Fouillot, a marqué l'entrée dans une ère nouvelle en matière de procès d'assises. C'est la première fois qu'un procès est entièrement couvert par les médias avec autant de détails et d'intervenants. On a pu suivre son déroulement pratiquement en temps réel, au fil de nombreux reportages et commentaires, et encore d'un documentaire soigné et d'une série télévisée (1).

Les expertises psychiatriques et psychologiques dans les tribunaux se font désormais moins entendre que les récits des familles, comme si, de la psychiatrie, il n'y avait plus rien à attendre. Les experts sont toujours physiquement présents, mais une part minime leur est allouée, leur voix reste peu entendue, contrairement à celle des grands noms qui ont jalonné l'histoire des annales médico-judiciaires. Les médias ont pris leur place, et ce sont eux qui accompagnent les familles dans leur désir de vérité, par des investigations qui prétendent sonder l'âme humaine ou plus exactement lui donner écho dans l'opinion publique, érigée dès lors en tribunal. Il y a matière à tirer la sonnette d'alarme, tant du côté judiciaire – possible impact sur les jurés – que sur le plan psychiatrique.

Le moment est venu de retrouver la clinique dans sa finesse, dans ses conclusions, dans les prévisions que la logique du passage à l'acte autorise – et qui ne doivent rien à un quelconque profilage de série télévisée. Notons que la famille d'Alexia Fouillot a été remarquable en tout point, ce qui a permis que le procès garde une certaine tenue. Néanmoins, ce procès médiatisé fait jurisprudence sur le plan judiciaire, l'influence possible des médias sur les jurés ouvrant la porte à une justice de l'opinion.

Indifférence de structure

Le désir de savoir – l'une des formes du désir – est inextinguible. L'inimaginable fascine, saisit, mais interroge aussi ce qu'il en est de l'humain lorsque les limites de la parole sont franchies, et surtout lorsqu'elles le sont contre toute vraisemblance.

Landru, bon père de famille, présentant bien sous tous rapports, sans histoire infantile dramatique, enfant sage et de bonne famille, s'est révélé être le premier « tueur en série » de l'histoire du crime en France. Les experts concluaient : « En dehors de ses crimes, il est en tout point normal ». Lui-même se comportait en parfait innocent. Il ouvrait la voie aux plus grands paradoxes. Comparaison n'est pas raison, particulièrement pas pour les psychanalystes, mais la sidération sociale qu'a produite l'affaire Daval est du même ordre. Pour la famille et les amis de J. Duval, cet homme avec lequel ils avaient partagé leur vie est devenu soudainement inconnu, étranger. Sa folie n'est pas immédiatement perceptible, ni immanente à l'acte, et personne ne parvient à en rendre compte. La « névrose obsessionnelle » est parfois évoquée, mais difficile à considérer, chez un homme qui n'a jamais pu exprimer un doute, une inquiétude, ni manifester une position subjective, et que l'après-coup de son acte laisse inentamé. « La personnalité pathologique », autre diagnostic, qui pourrait en douter ?

Le passage à l'acte implique qu'un sujet soit modifié par ce franchissement du signifiant. J. Daval est-il devenu autre à lui-même ? Ou bien s'est-il avancé dans l'indifférence de son futur ? Une indifférence de structure ?

Après le passage à l'acte, l'enchaînement métonymique poursuit son cours : l'attitude de normalité du mari éploré accompagnant sa belle-famille, vivant auprès d'eux dans une consolation mutuelle sans que rien ne trahisse ce qu'il avait fait, conduit l'énigme à son comble. Plus encore, il avait traîné le corps jusque dans sa voiture, l'avait déposé en forêt et brûlé sans plus d'égards ou de considération, comme si le corps se détachait de la personne, comme si le corps ne gardait plus aucune présence de celle qui l'avait habité, dans une dissociation qui frappe cette dernière d'une seconde mort, symbolique cette fois.

Le mystère n'est pas l'énigme

Si l'énigme plonge la société dans l'intranquillité, le savoir qui dévoile la vérité apaise, la vérité et la *raison* qui l'accompagne soulagent. La question « Pourrions-nous tous commettre un tel acte ? », qui affleure à chaque instant, déstabilise. Si la réponse est oui, elle déstabilise encore davantage, mais il se trouve que la réponse n'est pas oui.

Le crime et ses entours ont des conditions qui sont inscrites dans une logique subjective singulière. Celle-ci est à rattacher à la notion de *réel* telle que Lacan la conceptualise, à savoir hors-sens qui surgit de l'impact des mots sur le corps, racine du symptôme ou délire du sujet au cœur de son existence. Réel à intégrer, à l'occasion, comme relevant du mystère de la vie qui pousse à la curiosité, ou de son énigme qui laisse perplexe. La psychanalyse élève ces subtiles distinctions à la hauteur de la clinique, celle où se révèle la connexion entre le signifiant et la jouissance. Dès lors, elle peut répondre du fait que le mystère n'est pas l'énigme. Le mystère suppose l'objet qui le cause, c'est le fameux *secret* que l'on cherche à faire surgir chez les criminels. L'énigme au contraire laisse une béance à la place de la cause : et pour autant *tout* est là, visible et lisible, sur le même plan, mais paradoxalement

impossible à concevoir comme tel. L'énigme fige ; elle laisse en attente de résolution et non en attente de dévoilement. Derrière le voile, il n'y a rien. C'est ce que l'analyste peut éclairer à partir du réel, qui n'est pas la réalité, dans son lien au symbolique et à l'imaginaire, il opère une mise à plat, une déconstruction, une résolution de ce qui fait énigme.

Il lui revient d'expliciter ce que Lacan, après Freud, a isolé comme réel *forclos du symbolique*. Il lui revient de faire savoir que tout n'est pas manque, désir, pulsion, mais que la perte sèche du sentiment de la vie, toute autre qu'existentielle, existe aussi. Un sujet, à l'occasion et en fonction des rencontres, a pu habiller ce vide pour le meilleur dans le sinthome, la sublimation, ou bien dans la vie lisse, simple et sans heurt. Parfois, à la suite de conjonctures significatives pour lui, le tissu se déchire, la posture se rompt, et alors le pire peut surgir dans le passage à l'acte.

C'est dire qu'à partir d'entretiens orientés par la psychanalyse, soit « une biographie orientée par le réel », on peut retrouver dans la logique du sujet la logique du passage à l'acte. A propos du cas célèbre des sœurs Papin, Lacan, situant la dimension subjective au sein de la dimension sociale retenue à l'époque comme primordiale, avait démontré comment, à partir d'un moment significatif, les sœurs avaient nourri contre leur patronne non pas un ressentiment d'ordre social, mais un délire paranoïaque. La situation, dit-il, était « grosse » d'un passage à l'acte, c'est-à-dire prête à ce qu'il surgisse, il n'y manquait que l'étincelle, le déclic : ce fut le commutateur qui fit sauter le fer électrique. Où est passée cette clinique aujourd'hui ? Nombreux sont les cas commentés par Lacan : Mme Lefebvre, les sœurs Papin, pour ne citer que les plus connus, outre le cas Aimée qui forme la substance de sa thèse de 1932. Depuis lors, plusieurs collègues ont développé des cas éclairant ce qui a déclenché le geste meurtrier.

Ce que l'opinion appelle à cette place du savoir c'est l'abréaction, ce qui est recherché c'est la vérité ultime, l'aveu *réel* dans l'aveu formel. On cherche, on espère que le meurtrier craque et, par là, parvienne à demander pardon dans un véritable aveu de culpabilité, que son crime soit endossé, incarné au plus profond de lui.

Tout le monde a fait remarquer que J. Daval ne savait pas, qu'il ne comprenait pas lui-même ce qui l'avait conduit au meurtre. Après quoi, très simplement, on poursuit : « Si quelque chose n'allait pas, il aurait pu le dire avant, il aurait pu dire "je ne sais pas, je ne sais ce qu'il y a mais ça ne va pas" ». À cela, le psychanalyste répond que pour dire « je ne sais pas », il faut qu'il y ait du *je*, le *je* d'une subjectivité, le *je* qui permette, sinon de formuler une demande à l'autre, du moins de le constituer comme adresse d'un malaise, fût-il mal identifié ou indéfinissable. Il faut que le lien du psychisme au corps, d'où s'origine le réel, ait troublé le sujet avant qu'une fracture ne s'ouvre sur l'abîme.



Le mensonge, le fil du lien à l'Autre

Cet abîme est celui-là même qui conditionne le rapport du sujet à la parole, la parole qui a deux statuts : celle qui dit, qui vise l'objet du dire, qui demande, qui s'adresse à l'autre ; et la parole qui habille, qui tourne indéfiniment autour du vide, qui se saisit des identifications de passage. C'est celle-là même qui, concernant J. Daval, a donné lieu au qualificatif de « caméléon » sans, pour autant, le rapporter à l'élément déterminant de ses transformations permanentes, à la labilité identificatoire, imaginaire et changeante, non chevillée au corps. Labilité qui n'est pas sans rapport avec une dimension dissociative de *psychose ordinaire* et ses exigences de conformité. En effet, être conforme, à chaque instant, devient une raison vitale en soi : être conforme ou ne pas être. Lorsque la demande de l'Autre ou la demande sociale vise l'au-delà du paraître, l'ordinaire bascule dans l'*extra-ordinaire*.

Qu'en est-il du mensonge ? Sa signification commune s'en trouve modifiée. Dans ce cas, il n'est l'envers d'aucune vérité. Il devient semblant, c'est-à-dire « mixte d'imaginaire et de symbolique », celui dont le sujet s'habille et qui, par là même, le constitue. C'est par ce mince fil que le sujet tient à l'Autre, et c'est ce fil qui se rompt quand il est confronté à devoir en répondre.

L'inhibition à imaginer

Qu'en est-il de la parole de J. Daval ? A partir des phrases qu'il a pu prononcer telles que le rapporte les médias, donnons une esquisse de ce que peut être son rapport à la parole – que seul un entretien orienté permettrait d'approfondir pour en dénuder le réel.

Comme le souligne Jacques-Alain Miller, on peut dire que « la pulsion, c'est encore un accord du signifiant et du corps [...]. Mais le fait clinique majeur que Lacan travaille et met en évidence [...], c'est l'inhibition à imaginer, c'est la béance qui demeure entre l'imaginaire et le réel » (2). C'est le défaut de pulsion chez J. Daval qui fait son absence de symptôme et le mur de son incommunicabilité. Incommunicabilité qui le met en place d'objet et qui produit, à son insu, la pulsion épistémophilique, la pulsion de savoir de ceux qui l'entourent. Cette situation réalise la structure même de la perversion, l'objet qui divise l'Autre, mais ici il y manque la jouissance, ainsi ce n'est qu'un simulacre de perversion, une façade (suivant ce que nous développons de son rapport à la parole). C'est en nous intéressant à ses dires, avec leur cortège de vacuités essentielles que nous tenterons de faire valoir ce qu'il en est de sa personnalité en rappelant que, comme le souligne J.-A. Miller, Lacan a toujours ordonné le dire à l'impossible à dire (3) et qu'il y a lieu d'établir les connexions de l'acte et du langage.

Les mots ne sont pas là pour lui lors de sa rencontre avec Alexia, ils ne sont pas de son côté. C'est elle qui fait les premiers pas, qui le prend par la main. Elle qui, aux dires de tous, était lumineuse, dynamique, déterminée. Les mots qu'il prononcera publiquement, lors de l'hommage rendu à son épouse, trahissent ce qu'il vivait dans ce lien de similitude, voire de complétude fondamentale. Ils avaient une passion commune, le sport. « Elle était, dit-il, ma meilleure supportrice, mon oxygène. » Le *je* y est remarquablement absent. Le désir d'enfant qui s'est présenté chez Alexia, n'a rencontré que l'esquive, la fuite. Aucun de ses témoignages ne fait état d'une position à cet égard, d'un atermoiement par exemple, d'une crainte... C'est un effacement qui vient à la place, un non-événement, un impossible à dire ? Ce désir d'enfant se manifeste comme un intrus et vient provoquer dans son corps le refus des rapports sexuels et la fin d'une intimité, qui se fissure, devient menaçante, dérangeante. La

fuite, en l'absence de mots, est concrète, elle devient action : il part quasiment tous les soirs chez sa mère à la moindre demande d'Alexia. Un sas dans la réalité est mis à la place du dialogue. L'harmonie d'avant se passait de mots, et on peut supposer que l'amour comme signifiant, ou plutôt dans son usage de semblant, recouvrait toutes les significations à la fois. Ce signifiant à tout faire ne suffisait pas à *tout* dire. Dès lors, en effet, la fuite réelle est la seule issue possible à la dispute, la seule qui permette de ne pas toucher au semblant et de maintenir le lien, celui-là même qui, avec son épouse, la famille de celle-ci, sa mère, son travail et le sport, le logeait dans un discours.



La demande de trop

La demande de trop quelle est-elle ? Celle de ce soir-là, celle du rapport sexuel qui a désormais l'enfant pour équivalent ? A-t-il perçu qu'elle était persistante, impossible à réduire, qu'elle ne cesserait jamais et inscrivait l'impossible sans métaphore ? Aux dires de J. Daval lui-même, son propre corps y prenait part dans l'impuissance qu'il lui imposait et qui envahissait tout. L'impact du sexuel, la transmission de l'être père, l'appel à la responsabilité à se faire homme constituent dans l'orientation lacanienne les conditions propices à la rupture du discours. L'appel au symbolique, quand il rencontre la faille radicale que l'imaginaire masquait, rompt le fragile édifice. C'est une des conjonctures classiques de déclenchement par où le réel prend le pas sur ce qui le bordait, un réel cette fois hors discours. Le dé clic sur ce fond « gros » d'impossible à supporter tient-il au fait que sa femme l'ait retenu dans sa fuite habituelle, à un mot en particulier ? La bascule était là.

En faire l'hypothèse dans la lecture que nous essayons de faire du lien du sujet à la parole, c'est aussi dire que nous ne sommes pas dans le *jamais vu*, dans le *sorti de nulle part*. Le cas est, comme tous les cas, unique, mais les coordonnées peuvent en être données.

Après la mort, le corps c'est le corps, ce n'est pas Alexia. Cette dissociation de l'être et de son cadavre confirme le trou dans le symbolique. L'impossibilité du retour sur soi est congruente avec la continuité de l'action qui a entraîné J. Daval à faire disparaître le corps dans cette terrible succession de faits, puis de poursuivre d'une autre manière, la même homéostasie. Cela peut expliquer son étonnant comportement, aux yeux de tous, durant les trois mois qui ont suivi la disparition d'Alexia. Quand le symbolique n'est pas là, on ne le récupère pas, même pas de façon intermittente. Peut-être est-ce cela qui sidère l'opinion. Ce qui s'était toujours succédé de manière métonymique se poursuit, et le rapport au signifiant, d'où sa *raison d'être* s'échappe, persiste. La clinique, c'est la persistance même, la persistance sans faille. Pour J. Daval, tout est depuis longtemps sur le même plan, le signifiant n'a pas

inscrit l'affect comme repère du rapport à l'autre et à la jouissance, comme symptôme d'un manque – c'est ce que la psychanalyse permet de repérer. Aussi, pour lui, la mort est-elle, dans sa radicalité, opposée à la vie, à partir du moment où la vie ne parvient pas à se faire sentir, ou si difficilement ? Son beau-frère a perçu cet étrange rapport au langage qui se manifeste chez lui. J. Daval, après avoir bizarrement choisi la veste de son costume de mariage pour les obsèques, l'interroge pour savoir s'il l'avait trouvé bien habillé. La préoccupation d'une apparence conforme dénote chez lui l'absence de repères autant que quand il est « indécentement » affalé sur le cercueil au point que le beau-frère a failli aller le relever.

Au cours du procès, le président du tribunal, parlant d'Alexia, demande : « C'est sa mort que vous vouliez ? » « Ben oui !, lâche-t-il, quand on étrangle quelqu'un, c'est pour donner la mort. » Dans ce « Ben oui ! », n'y a-t-il pas l'épaisseur de la clinique que nous venons d'évoquer : la mort comme pure logique où se confirme l'absence de secret, là où l'on suppose devoir retrouver la cause ? Dans le rapport cause/signifiants, les mots des autres reviennent avec le seul usage possible pour lui, le semblant : « J'ai menti aux parents, j'ai menti à la police », « Je m'excuse, c'est impardonnable ». « C'est la première fois que je me battais », dit-il au procès, le président rectifiant alors : « Vous n'étiez pas en train de vous battre, vous étiez en train de tabasser quelqu'un. » Le corps a été traîné, c'est particulièrement violent, lui fait-on remarquer. « Oui, c'est comme traîner un sac à patates ». Le mot violent est devenu dans sa bouche : « C'est dégueulasse », « même encore à l'heure actuelle, j'ai du mal à admettre que je l'ai fait ».

La tentative d'incriminer la famille, quant à elle, vient dans la foulée, sans plus de réalité que le reste. Un entretien permettrait d'en trouver les attaches, peut-être de voir là une réponse à d'éventuelles suggestions – « Étiez-vous seul ? Aviez-vous un ou des complices ? », questions si fréquemment posées quand les crimes semblent dépasser les possibilités matérielles du déroulement pour une seule personne. Enfin, quand la mère d'Alexia veut aller plus loin, il s'arrête : « Je suis désolé, je ne peux rien dire de plus. » La prison, quelle que soit la peine, n'est autre que le pas d'après.

Le savoir soulage, mais quel savoir ? Pas celui qui entretient l'illusion qu'il pourrait être total, pur, absolu, mais celui qui permet de vérifier que le réel fait limite à la vérité et qu'une fois le réel isolé, la logique intrinsèque du cas peut être élucidée.



1. « Daval, la série », BFM TV et TF1 Sept à huit, 16-17 novembre 2020, rediffusé sur LCI.

2. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 30 mai 2007, inédit.

3. *Ibid.*, leçon du 22 novembre 2006, inédit.

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Lacan Quotidien *publie la lettre que le collectif Queer Education invite à « partager massivement » avec une fiche de recommandations rédigée par plusieurs de ses membres, « outil précieux afin d'accompagner au mieux un.e élève trans », nous dit-on. C'est l'occasion d'ouvrir un débat sur le thème du transgenre — La Rédaction*

Lettre du collectif Queer Education

Bonjour à toustes,

Nous vous écrivons aujourd'hui en tant que professionnel·les de l'éducation, collègues dans vos établissements, car nous souhaitons vous alerter au sujet d'un événement tragique survenu ce 15 décembre. Une jeune fille trans, Avril, s'est suicidée ce mardi 15 décembre après avoir vécu de la transphobie [c'est-à-dire une discrimination du fait de sa transidentité] et de la transmisogynie de la part du personnel éducatif de son établissement. Elle avait 17 ans.

Nous sommes dévasté·e·s et nous sommes en colère.

L'Éducation Nationale a failli à son rôle. Elle n'a pas su préserver l'intégrité physique et psychique de cette élève. Un très grand nombre d'élèves, comme Avril, subissent des violences (verbales, morales, psychologiques) par l'Institution, au regard de leur genre, de leur expression de genre et de leur sexualité. Depuis la quatrième année consécutive, le rapport de SOS Homophobie rapporte une hausse des témoignages d'agressions liées à l'orientation sexuelle ou à l'identité de genre, dont 20% de hausse des cas signalés en milieu scolaire par rapport à l'année précédente. Les personnes trans sont confrontées à la transphobie des institutions, y compris scolaires, et cela a de graves conséquences sur leur santé mentale, les poussant au suicide.

Si nous interpellons aujourd'hui l'ensemble de la communauté éducative, c'est parce que les actions de sensibilisation et de prévention des discriminations qui sont menées au sein de l'institution de l'Éducation Nationale sont davantage axées en direction des élèves et oublient les adultes. Or dans la situation d'Avril, on a pu se rendre compte que les élèves l'ont soutenue dans leur grande majorité par une mobilisation enthousiaste et bienveillante, là où les adultes ont été maltraitant·e·s à son égard.

Ces adultes ne sont pas des cas isolés. L'école, comme toute institution est un lieu de reproduction des normes sociales oppressives : la norme qui y est répandue est d'être hétérosexuel.le et cisgenre (personne qui s'identifie en conformité avec le sexe assigné à la naissance, en opposition à transgenre), le sexisme y est encore mal combattu, le racisme prégnant. Ceux et celles qui ne rentrent pas dans cette norme se voient rappelés à l'ordre comme c'est arrivé à Avril / Luna, qui s'est vue interdire de porter une jupe. Adresser des commentaires humiliants ou désobligeants fondés sur l'orientation sexuelle ou l'identité de genre de l'élève, rendre socialement invisible ou nier l'existence de certaines orientations sexuelles ou identités, imposer des normes (critiquer une fille parce qu'elle n'est pas « féminine » ou un garçon car il n'est pas « viril »), émettre des injonctions vestimentaires liées au sexe, tout cela a des conséquences dévastatrices sur les élèves et les met en danger.

Pour nous, tout cela doit s'arrêter au plus vite : l'intégrité psychique et physique des élèves doit être un acquis au sein de l'École et nullement un sujet de débat.

Il est nécessaire maintenant que nous nous mobilisions pour que cessent ces violences. Nous devons nous former, nous devons agir.

En tant qu'adultes de l'Éducation Nationale, notre rôle est d'accompagner de manière bienveillante et respectueuse les élèves : cela passe notamment par le respect de leur subjectivité et de leur discours sur elleux mêmes.

Nous n'avons pas à remettre en question l'identité, l'orientation sexuelle, le genre, les pronoms, la tenue, les croyances religieuses des élèves. Nous devons avoir confiance en elleux, en leur faculté de discernement, et en leurs capacités à savoir ce dont iels ont besoin.

Les personnels éducatifs ont un droit et un devoir à la formation sur ces questions et ce d'autant plus que la lutte contre les discriminations est inscrite dans le référentiel de compétences des professeur.es ainsi que dans le socle commun de connaissances et de compétences. La circulaire n° 2018-111 du 12-9-2018 mentionne également l'importance du renforcement des compétences psychosociales (estime de soi, gestion des émotions) dans le cadre de l'éducation à la sexualité.

En nous appuyant sur l'existant, à travers nos forces collectives, nous pouvons améliorer et interroger nos pratiques pour la qualité de vie de nos élèves au sein de l'institution.

La fiche « Que faire si un.e élève me dit qu'iel est trans » est disponible [ici](#).

Il vous est proposé de revoir votre vocabulaire grâce au lexique de l'association Outrans disponible [ici](#).

L'Éducation Nationale diffuse un bulletin sur « L'éducation à la sexualité » disponible [ici](#).



LECTURES

Le virus qui rend fou et son effet loupe

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

J'ai lu *Ce virus qui rend fou* (1), le dernier livre en date de Bernard-Henri Lévy, comme l'expression d'une colère restée trop longtemps confinée. Non pas que cette colère l'ait quitté durant les deux mois et demi qu'a duré le confinement, mais elle n'a pu trouver alors de lieu d'adresse, s'il est vrai, comme le relève le philosophe, que loin de se limiter au confinement des corps, la période fut également propice à celui des âmes, des esprits, des consciences. Ce temps suspendu fut bel et bien celui où les médias nous tendaient le miroir d'hommes et de femmes ne voyant le monde qu'à l'aune d'un virus qui devenait l'alpha et l'oméga de nos existences, notre seule préoccupation légitime, et aussi seule cause à épouser, à l'exclusion de toute autre.

Ce livre est donc un acte de déconfinement de la colère qui anime le philosophe lui donnant ici forme écrite, mais encore un déconfinement des yeux pour la voir et des oreilles pour l'entendre. Elle nous parvient à son heure, alors que les corps sont autorisés à circuler de nouveau et que se pose cette question qui parcourt tout le livre en filigrane : les esprits emboîteront-ils le pas des corps ? Ressortiront-ils de l'enfermement qu'ils ont goûté ? S'ils étaient tentés de ne pas, ce court essai de B.-H. Lévy les y aidera.

Le retour du philosophe à la scène du monde est d'autant plus important pour lui, on l'entend, que le confinement l'a arrêté dans un élan vers ses frères en humanité. Faisant inlassablement son *métier d'homme*, comme il le nomme après Camus, la nécessité de rentrer chez lui le surprit alors que, loin de Paris, il faisait face à la misère la plus désespérée. S'il a donc respecté le confinement, et l'assignation à résidence qu'il imposait à chacun, à la fois par respect pour les lois de la République et pour les soignants exsangues durant la crise, c'est aussi parce que ce confinement était peut-être bien la seule chose qu'il y eut à ordonner dans de telles circonstances.

Mais B.-H. Lévy sort du confinement comme il y est entré : littéralement hors de lui, et peut-être plus encore, parce qu'entre-temps, il a vu le monde tourner décidément trop rond, alors même qu'ailleurs – à Lesbos, entre autres, où 20 000 migrants survivent dans des conditions inhumaines – le monde est sans cesse à la limite de tourner court. La révolte de B.-H. Lévy semble ici inversement proportionnelle au confinement des révoltes de ses contemporains les mieux lotis. C'est armé de cette force que le philosophe revient avec cet essai en forme d'uppercut, visant définitivement le contentement de soi (qui a connu une réelle recrudescence durant la période si l'on en juge par les réseaux sociaux) et les horizons restreints.



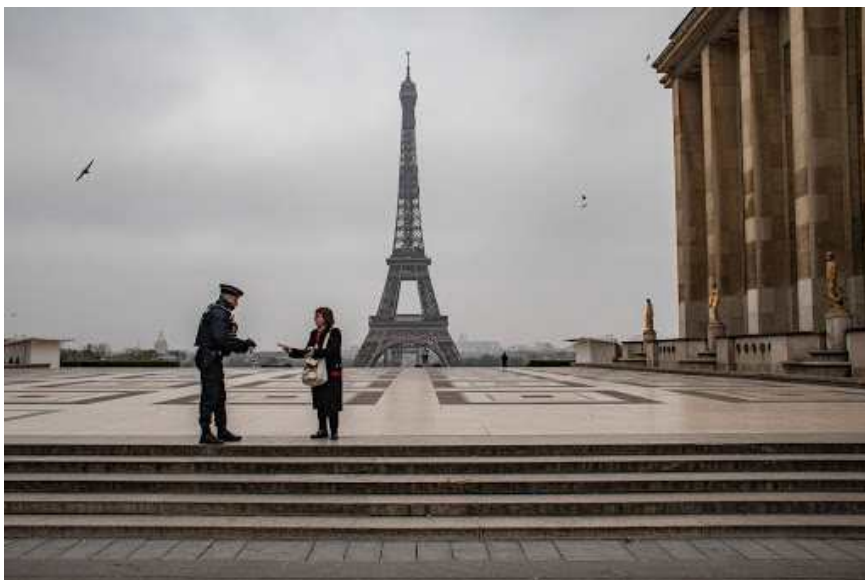
Si l'existence que mène l'intellectuel prouve assez qu'il ne fait pas de *la vie en tant que telle, de la vie pour la vie*, sa valeur suprême, la chose lui apparaît d'autant plus importante à affirmer que la période fut celle de la protection de cette vie, celle que nous avons en commun avec les animaux et les plantes, et que le Grec épingle du terme de *zoé*, celle-là même qui fait, chez Aristote, le substrat de la vie proprement humaine, *bios*, et qui met en jeu l'intellect dans sa double dimension épistémique et éthique. Le confinement fut le temps de la promotion de la première (*zoé*), « qui, pour peu qu'on lui garantisse sa survie, était prête à céder sur tout le reste (prières, respect des morts, libertés, balcons et fenêtres sur cour par où nos voisins, quand ils ont fini d'applaudir les soignants nous épient). » (2) B.-H. Lévy subvertit donc ici la perspective aristotélicienne sur le sujet (celle du *De Anima*) selon laquelle l'esprit trouve sa matière et sa condition de possibilité dans le vivant : « L'âme est la réalisation première d'un corps naturel qui a potentiellement la vie. » (3) Non, le substrat de l'intelligence de B.-H. Lévy n'est pas la vie organique, ou pas seulement, elle réside aussi, oserais-je dire plus essentiellement, dans sa colère – j'y insiste puisque le livre s'achève sur l'affirmation de cet affect vivace. Selon Lacan, la colère est suscitée « chez le sujet, quand les petites chevilles ne rentrent pas dans les petits trous. » (4) Or cette colère a trouvé, dans la période du confinement, de quoi croître et se multiplier, comme il l'indique, sur plusieurs points – j'en relève encore deux.

Premièrement, devant le réel du virus, « hors-sens » comme l'auteur le note à juste titre (citant là Lacan comme à plusieurs reprises dans son livre), le sens n'a pas manqué de proliférer, les uns et les autres y allant de leurs interprétations obscènes du « message » que Dieu, le Monde ou la Terre – c'est selon – nous envoyait pour nous enjoindre, par la grâce du fléau (et des leçons que nous devons en tirer), à vivre plus et mieux, à chercher et à trouver l'occasion de se tenir enfin correctement, comme si la Providence nous avait envoyé la mort pour rappel à l'ordre, comme dans « Les Animaux malades de la peste », avec en

ligne de mire le sacrifice que l'on sait. Mais pire encore – et cela va de pair, comme La Fontaine nous l'indique dans sa fable – le conspirationnisme allait bon train : « Un pas de plus et ces profiteurs de virus, pris dans le vent de conspirationnisme qui soufflait sur le monde, partaient à la recherche, non plus du patient souche, mais du coupable zéro » (5). Et il est vrai qu'on a récemment vu le sens proliférer de façon diversement extravagante, mais presque toujours haineuse, comme si la haine, qui fait décidément feu de tout bois, avait trouvé dans le virus une nouvelle occasion de se manifester, comme si elle n'attendait que ça – les réseaux en sont à nouveau témoins.

Et puis, second des deux points, ce confinement fut l'occasion d'un oubli de ceux qui souffrent de par le monde, y compris dans nos villes assoupies. Alors qu'on était prêt à tant de renoncement pour sauver nos peaux, alors même qu'on assurait partout avoir retrouvé abnégation, esprit de sacrifice et solidarité, le philosophe note que : « ce mot d'ordre, soi-disant universel, de “sauver des vies”, tout cela, quand on en venait, non pas à “des” vies (Ah ! l'infamie de cet indéfini !), mais à ces vies-ci (celles de Lesbos, du Bangladesh et, tout autant, des journaliers sans emploi que la mise à la diète mondiale commençait de jeter dans les rues de Mexico, du Caire ou de Caracas et dont le divers des souffrances ne pouvait se réduire dans la solution d'un nom de virus), tout cela, oui, avait pour revers un égoïsme de fer » (6). Tout se passa donc comme si, au prétexte du confinement, la vie des uns devenait la seule chose qui comptât désormais, au mépris du reste du monde où l'indifférence générale, déjà si habituelle, est, semble-t-il, montée d'un cran.

Ce que décrit là B.-H. Lévy, ce n'est donc pas tant une folie subitement apparue avec le virus, ou pas seulement, mais l'accentuation de la folie ordinaire des hommes qui préfèrent se trouver beaux que laids, et trouvent (ou inventent) sans cesse de nouvelles raisons de se trouver beaux, et ce, d'autant plus qu'ils sont laids. Ce n'est donc pas tant le confinement qui est ici en cause, que la façon dont on a pu en jouir ici ou là, pour exacerber son narcissisme, affirmer un certain contentement éhonté de soi, accroître son repli spontané, abandonner tout sens critique, se satisfaire d'être aux ordres, se sentir soulagé de ne plus avoir à se demander comment se tenir et même abuser de divertissements en tout genre en pensant « demeurer en repos dans une chambre » selon la formule de Pascal (7), dont B.-H. Lévy nous rappelle très à propos le sens exact : la promotion de l'égoïsme et de la soumission sous couvert de grandeur d'âme.



Les symptômes et les tendances *trop* humaines de nos contemporains se sont ainsi rudement accentués durant la crise, devenant plus perceptibles, et en cela, plus insupportables à l'écrivain. Si l'on empêchait le virus de proliférer, nos penchants les moins glorieux semblaient, eux, pulluler à mesure que le virus régressait sous les coups du confinement.

Il y a dans ce livre des formules hilarantes et une humeur vive. L'humour et le style érudit de B.-H. Lévy accompagnent sa dénonciation de la folie de notre temps, et lui promettent, ce faisant, une heureuse *Aufhebung*.

Le philosophe tombe finalement lui-même sous le coup de cet effet loupe que ce virus « qui rend fou » aura bel et bien imposé à chacun de nos styles. S'il a ainsi exacerbé les inclinations des corps parlants qui peuplent cette terre, il a accru, du même mouvement, la révolte de l'auteur, comme ce texte en témoigne. La seconde répond aux premières, montrant que, décidément, toutes les façons de faire face au réel du virus ne s'équivalent pas.

Texte publié dans Mental, n° 42, novembre 2020, ainsi que bien d'autres sur le thème « Contagion : partout des épidémies ».

1. Lévy B.-H., *Ce virus qui rend fou*, Paris, Grasset, 2020.
2. *Ibid.*, p. 81.
3. Aristote., *De l'âme*, Paris, Garnier Flammarion, 1993, p. 153
4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 23.
5. Lévy B.-H., *Ce virus qui rend fou*, *op. cit.*, p. 45.
6. *Ibid.*, p. 89-90.
7. Pascal B., « Divertissement », fragment 139, *Pensées et opuscules*, Paris, Grasset, 1945, p. 390.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI